

**Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, « Des cannibales », (Livre I, chapitre XXX),
1580-1588.**

Or je trouve, pour en revenir à mon propos¹, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation², à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire³ de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idées des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés ; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodants au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant la saveur même et délicatesse se trouve, à notre goût même excellente à l'envie des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture : ce n'est pas raison que l'art⁴ gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant surchargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Et pourtant, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et veniunt ederae sponte sua melius,
Surgit et in solis formisor arbutus antris
Et volucres nulla dulcius arte canunt*⁵

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, son agencement, sa beauté et l'utilité de son usage : non pas la tresse de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes et belles, par l'une ou l'autre des deux premières : les moindres et imparfaites par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain et être fort encore voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres : mais c'est en telle pureté qu'il m'arrive de regretter que la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps où il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Je regrette que Lycurgue⁶ et Platon⁷ ne l'aient eue car il me semble que ce que nous voyons par l'expérience en ces nations-là surpasse non seulement toutes les peintures dont la poésie a embelli l'âge doré⁸ et toutes ses inventions pour feindre une heureuse condition d'hommes mais encore les conceptions et les désirs mêmes de la philosophie.

¹ Le chapitre s'attache malgré les digressions très typiques de Montaigne, à montrer en quoi les « barbares » (mot par lequel les Grecs désignaient tous ceux qui n'étaient pas grecs) peuvent être en fait égaux ou supérieurs sur certains points aux « civilisés »

² Les peuples amérindiens, dont Montaigne dit avoir longuement entendu parler par un témoin qui a séjourné « dix ou onze » ans en Amérique.

³ Mesure

⁴ L'artifice, l'activité humaine.

⁵ « Et les lierres poussent mieux de leur propre mouvement, / Et l'arbousier pousse plus beau dans les grottes isolées, / Et les oiseaux chantent plus joliment en l'absence de tout art », Properce, *Elégies*, I,II, vers 10-11)

⁶ Législateur ayant conçu la constitution de la ville de Sparte.

⁷ Le philosophe grec a tenté de réfléchir à ce que serait la Constitution parfaite pour un pays, *La République, Les lois*.

⁸ L'âge d'or, mythe selon lequel une époque ancienne aurait connu une perfection dont le monde actuel ne serait qu'une version dégradée.